

## **La Revanche de Dieu <sup>1</sup>**

### **Une brève histoire de la religion en Occident, suivie de quelques pronostics théologico-politiques**

par Gérard Allard

Venez avec moi sur le campus d'un institut de haut savoir dont je tais le nom. Dans les toilettes pour hommes au deuxième étage d'un pavillon, on trouve un graffito scribouillé d'un marqueur noir : « "Dieu est mort." Signé : Nietzsche. » Mais tout juste en dessous, on lit un autre graffito calligraphié d'une main experte : "Nietzsche est mort." Signé : Dieu. » Ma présentation est une tentative d'explorer les sens, car il y en a plusieurs, de ces graffiti.

Aujourd'hui, les fossoyeurs de Dieu risquent d'être enterrés par l'Histoire, ou plutôt par la Permanence des problèmes humains de fond, ou encore par ce qu'un homme de foi appellerait la Providence. Car une des prétentions fondamentales de la modernité semble remise en doute aux États-Unis, dans les pays islamisés, et sur la terre d'Israël, entre autres : le problème religieux pour autant qu'il affecte la politique, le problème théologico-politique donc, a ressurgi devant les regards étonnés des hommes et des femmes modernes <sup>2</sup>.

---

1. Cette conférence a été présentée en juin 2005, au Colloque *Une cité pour l'homme* à Trois-Rivières. Le texte a été légèrement corrigé.

2. Pour une approche sociologique de ce fait, voir George Kepel, *La Revanche de Dieu*, Seuil, 2003, 282 pages.

Cet étonnement risque cependant de se réduire à une surprise passagère et de se résorber sans que n'ait grandi ni même ne soit né l'effet naturel de l'étonnement, à savoir la réflexion<sup>3</sup>. Certes, Newton aurait pu regarder tomber la pomme légendaire et se dire après un moment de surprise : « Mais au fond, cela a toujours été ainsi. » Selon la légende, il ne l'a pas fait, ce qui a valu à l'Occident et à tous les humains ce monument de l'intelligence humaine qu'est la physique newtonienne. Or, nous Québécois pourrions nous dire : « Mais au fond, tout cela, tout ce *gratouillement* théologico-politique malsain, se calmera bientôt, quand les gens redeviendront sensés, c'est-à-dire quand ils penseront comme nous, fils et filles de la Révolution tranquille. » Cette façon de réduire l'étonnant au normal ou, ce qui revient au même, de le réduire à n'être que de l'anormal passager, est un somnifère ; le marchand de sable de l'évidence québécoise risque de passer, et alors redevenus des enfants, nous dormirons sur nos deux oreilles, comme on dit.

Avant que cet assoupissement intellectuel n'ait lieu, et en aide des quelques-uns pour qui l'évidence de ladite Révolution théologico-politique tranquille n'en est pas une, il y a ici une occasion de comprendre trois choses : les forces qui ont conduit à l'état d'esprit moderne, qui est notre esprit, les tendances de fond de la modernité et la résolution possible des tensions théologico-politiques actuelles. En somme, l'occasion est offerte de comprendre d'où nous venons, qui nous

---

3. Voir Platon, *Théétète* 155d, et Aristote, *Métaphysique* 982b11-18.

sommes et où nous irons. Il s'agira donc de faire une brève histoire de la religion en Occident et de deviner quelques issues des situations politiques, aberrantes et mystérieuses selon plusieurs, qui accompagnent la mondialisation, c'est-à-dire l'occidentalisation du monde. Comment l'humanité est-elle passée de la mythologie à la philosophie, puis de la révélation à la modernité ? Pourquoi les promesses *a-thées* de la modernité tardent-elles à se réaliser ? Quels avenir peut-on prévoir après cette résurrection<sup>4</sup> inattendue de Dieu ?

\*

Une première constatation s'impose : pendant la plus grande partie de son histoire, l'humanité a été religieuse, et religieuse de part à part, c'est-à-dire religieuse de façon efficace, quotidienne et communautaire. Les êtres humains ne croyaient pas en leurs dieux dans le privé et se taisaient dans le public<sup>5</sup> ; ils n'étaient pas religieux seulement quand les choses allaient mal ou quand ils voulaient quelque bien spécial, quand un tsunami

---

4. *Revanche*, le terme de George Kepel, est plus adéquat que *résurrection*, du moins du point de vue de l'homme religieux, puisque Dieu n'est jamais mort. Mais la résurrection est une image fondamentale des religions : la *renaissance*, et non seulement l'impassibilité, est la victoire ultime sur la mort.

5. Employer l'imparfait produit une fausseté, jusqu'à un certain point : la religion naturelle existe encore de par le monde, malgré le fait que, sauf exceptions, elle ne soit qu'un vague souvenir en Occident.

menaçait d'anéantir leur vie ou quand ils se mouraient de désir de gagner à la loto ; ils ne croyaient pas à peu près sans trop se l'avouer, comme certains lisent aujourd'hui l'horoscope qui paraît dans les journaux. En somme, pendant la plus grande partie de l'histoire de l'humanité, les dieux comptaient. Ou encore, les moai de l'Île de Pâques et les pyramides d'Égypte et les sculptures du Parthénon ne furent pas d'abord des œuvres d'art, des travaux publics ou des investissements sociaux, mais des réalités de pierre qui naissaient de cette réalité – j'insiste « de cette réalité » – qui s'appelait *mana*, ou *Ra*, ou *Athéna*.

Plus on constate ou accepte l'importance de la religion, plus on cherche à connaître son origine ou sa cause. Avant de le faire, il convient de reconnaître que cette quête risque de couper ceux qui cherchent de ce qu'ils cherchent : en posant cette question légitime – quelle est l'origine de la religion ? – et en cherchant sa réponse, on suppose, du moins les Québécois qui sont de pieux fils et filles de la Révolution tranquille, nous supposons donc, presque sans nous en rendre compte, que les dieux sont une invention des hommes. Or même s'il était vrai, et prouvé et prouvable, que les créateurs des dieux créatures sont des hommes, celui qui pense ainsi se coupe d'emblée de celui qu'il veut connaître : pour l'homme religieux, les hommes, ou en tout cas la religion et tout ce qui en dépend, tout cela est une invention des dieux. Si on oublie cette vérité première, on ne peut rien apprendre des hommes et des femmes qui sont venus *avant*, et de ceux qui, à notre grand étonnement, entourent et vivent autrement que

l'Occident contemporain, parce qu'on supposera qu'ils n'ont rien à enseigner en tant qu'être humains et que les derniers humains, les Occidentaux du troisième millénaire, dominent les premiers humains comme des expérimentateurs dominent leurs grenouilles : on ne peut rien apprendre d'eux parce qu'on suppose qu'ils sont d'une autre *espèce* ; si les humains d'aujourd'hui s'appêtent à produire des *transhumains*, ils s'imaginent aussi et déjà avoir *dépassé* les anciens humains. Il faut avouer en commençant l'investigation sur la renaissance de la religion, ou la revanche de Dieu, qu'on ne sait pas quelle est l'origine de la religion : cette ouverture d'esprit, ou cette constatation, voire cet aveu d'aveuglement, en un mot cette ignorance simple, est requise de la probité intellectuelle ou du désir de connaître qui est le fond de la présente quête.

Les dieux sont découverts, et non inventés – « découverts », je tiens à ce mot plus juste qu'« inventés » –, les dieux sont découverts lorsqu'un homme pieux<sup>6</sup>, un membre d'une communauté, acquiert ou transmet ce qu'il faut pour vivre, lorsqu'il affronte la mort, lorsqu'il cherche à comprendre ce qui n'est pas compréhensible dans le sens ordinaire du terme. Ce qu'il faut pour vivre, c'est, par exemple, attraper un ours ou faire renaître le feu qui éclaire la nuit et cuit les aliments. La mort, c'est la barrière ultime au-delà de laquelle disparaît celui qu'on aime – et qui aime-t-on plus que soi ? – : qu'y a-t-

---

6. Les Grecs appelaient l'homme qui croit *hosios* (pieux) ou *éusébeios* (soit *bon-craignant*). Les deux mots, mais surtout le second, visent non seulement les dieux, mais l'ensemble de ce qu'on doit respecter et incluent, par exemple les parents.

il de l'autre côté de cette barrière, et que faut-il avoir dans l'au-delà ? Et bien avant la mort, qu'en est-il de cette femme que j'ai épousée ou de cet enfant qui vient de naître ou de cet étranger que je rencontre dans la forêt ou dans ma cité ou dans un combat ? En somme, la religion, et pour être plus précis peut-être le rituel, est une nécessité tout aussi réelle qu'une technique comme l'art du médecin ou l'art du chasseur ; mieux encore, cet art de l'arc que j'ai reçu de mon père et que je lègue à mon fils, cette pratique de la naissance, que j'ai reçue de ma mère et par laquelle je suis née, que je lègue à ma fille et par laquelle elle aussi est née, toutes ces connaissances paraissent être des cadeaux des dieux ; la religion – les histoires des ancêtres et les histoires que je répète à ceux qui me suivent – me permet de me placer par l'imagination dans le monde qui m'est familier ; elle sert à orienter la vie.

Quelles sont les caractéristiques générales et solides de la religion naturelle ou du polythéisme ? Les dieux comptent, ai-je dit plus tôt. Cela signifie que les gestes ordinaires de la vie contiennent des rituels religieux – nous dirions des superstitions – nombreux et normaux. Les dieux comptent et donc les rituels comptent : un agriculteur soignera ses champs et son bétail en répétant les techniques qu'il connaît, mais aussi en sacrifiant aux dieux. Ce faisant, un homme et une femme font partie de leur communauté. Car on est un Grec ou un Romain ou un Égyptien, pour ne pas dire un Japonais, un Huron ou un Inca, autant par les dieux qu'on pratique que par la langue qu'on parle et le lieu où

on habite<sup>7</sup>. Les racines des choses et de la vie sont divines : les dieux se trouvent à être les premiers et les plus grands des êtres, les fondateurs, les héros.

De plus, les récits – nous les appelons *mythes* en reprenant un mot grec : *muthoi* – qu'on raconte au sujet des dieux et des héros expliquent ce qui se passe maintenant et ce qui existe ici. Si moi, un Grec, je prie de telle façon en donnant tel médicament à mon enfant malade, c'est en me rappelant un récit où Asclépios, ou Apollon, a fait quelque chose de semblable. Si lui, un Égyptien, enterre son père dans une tombe pyramidale, c'est parce qu'Isis ou Osiris ont agi autrefois de telle ou telle façon. Un Romain est un homme qui soulève son épouse dans ses bras et l'emporte dans sa maison, parce qu'il se rappelle le rapt des Sabines et parce que, pour ainsi dire, il enracine son mariage dans le mariage fondateur de la civilisation romaine, et le viol d'autrefois devient la base de l'institution la plus importante de la cité, le mariage et donc la famille. Soit : durant une époque mythologique, la vérité est métaphorique : la répétition, la correspondance entre les choses et entre les choses et les récits est le mode de compréhension du monde. Ce qui est arrivé autrefois, dans un temps autre à des gens autres, est la matrice de ce qui se passe depuis. Ou encore : l'imagination est la faculté par laquelle on connaît les choses les plus importantes.

Enfin, la religion naturelle est polythéiste par nécessité. Cela ne signifie pas seulement que les

---

7. Voir la remarque impie et obscène qui identifie la vitalité sexuelle, la *nationalité* et les dieux (Hérodote, *Enquêtes* II.30).

religions naturelles comportent de fait plusieurs dieux, un dieu pour la guerre, un autre dieu pour la justice et une déesse pour les saisons et les troupeaux, l'amour et la famille, et les semailles et la récolte. Cela signifie aussi et même surtout ceci : il y a plusieurs dieux parce qu'il y a plusieurs peuples vivant dans plusieurs régions différentes. Sans doute, peut-on trouver une sorte de hiérarchie qui ramène la multiplicité des dieux, ceux de chez soi, à un ordre et donc les réduit à une certaine unité. Mais la possibilité de découvrir d'autres dieux est une évidence, une évidence aussi solide que l'existence d'autres gens là-bas, ceux contre qui on lutte et qui cultivent d'autres dieux et d'autres récits. Voilà pourquoi les mythes contiennent autant d'histoires mouvementées, de luttes entre les dieux, de naissances de dieux et d'invasions et d'occupations de nouveaux dieux<sup>8</sup>. Paradoxalement, ces *bizarreries* violentes étaient les conséquences d'une ouverture à peine compréhensible une fois que s'établissent les religions de la révélation<sup>9</sup>.

On ne connaît pas grand-chose, du moins pas grand-chose de précis, au sujet de ce qu'on appelle les religions non révélées ou naturelles ou polythéistes<sup>10</sup> ;

---

8. Voir, par exemple, la *Théogonie* d'Hésiode, particulièrement 453-506. Cependant, voir *a contrario* Flavius Josèphe, *Contre Apion* II 148, 255, et 267-268. Le contexte montre que Josèphe s'efforce de ramener les Grecs et les Romains aux Juifs, alors que les premiers prétendaient se distinguer des Juifs par leur polythéisme généreux.

9. Voir Hésiode, *Enquêtes* II 47-49, et Platon, *République* 327a-328a.

10. Une religion naturelle peut être monothéiste et une religion révélée polythéiste. Mais en gros, les religions polythéistes et les



malgré de remarquables travaux d'anthropologues et de sociologues, les documents les plus solides, les plus faciles d'accès et les plus articulés viennent encore et toujours des Grecs. Voici quelques exemples de ce que la vie d'un polythéiste comportait. – Sans des exemples semblables, sans la méditation d'exemples semblables, la connaissance du polythéisme demeure abstraite : elle n'est pas une connaissance, mais une opinion reçue. – Hérodote raconte que Crésus rêvait d'attaquer l'empire perse, mais qu'il craignait, sentiment normal, de se ruiner. Il consulta donc l'oracle de Delphes. Mais avant de le faire, il voulut établir lequel des nombreux oracles disait vrai de manière régulière en *testant* les dieux<sup>11</sup>. Thucydide, pour sa part, rappelle qu'une fois les Spartiates retardèrent l'attaque du territoire athénien parce qu'un tremblement de terre eut lieu alors qu'ils préparaient leur expédition militaire, et donc les dieux voulaient que leur décision militaire soit abrogée<sup>12</sup>. Pour

---

religions révélées s'opposent. La chose paraîtra un peu plus claire quand il sera question des religions révélées.

11. Voir Hérodote, *Enquêtes* I.46-49.

12. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse* V.63. Quand il décrit la peste qui s'abat sur Athènes, en bon Athénien, Thucydide se contente d'expliquer les symptômes de la maladie et les conditions et effets de celle-ci : il ne suggère pas qu'elle est un signe des dieux. En revanche, ce sont les Athéniens, pourtant peu portés sur les dieux (V.105), qui font revenir Alkibiadès à Athènes en raison du sacrilège des statues d'Héermès (VI.61), et surtout c'est Nikias qui, par superstition, garde les troupes athéniennes sur l'île de Sicile, assurant ainsi la défaite des Athéniens (VII.50). En somme, Thucydide avait déjà pensé la revanche de Dieu et ses effets sur la politique, sur les hommes et sur l'histoire.

passer du domaine politique et militaire à la vie juridique et privée, Platon met en scène un citoyen athénien, Euthyphron, un citoyen qui est en même temps un devin<sup>13</sup>. Il veut poursuivre pour meurtre son père : la mythologie grecque l'y invite ; bien mieux, il est d'avis qu'elle le lui commande. « Comme je l'ai d'ailleurs déjà dit à d'autres gens aussi, voici comment il serait correct que ces choses adviennent : qu'on ne tolère point celui qui méprise les dieux, qui qu'il puisse se trouver être. Les humains eux-mêmes se trouvent reconnaître que Zeus est le plus excellent et le plus juste des dieux ; ils conviennent pourtant qu'il a attaché son propre père, parce qu'il dévorait sans droit ses fils, et que ce dernier avait auparavant émasculé son père pour des choses semblables. Mais par contre, ils me traitent âprement parce que je poursuis en justice mon père alors qu'il a commis l'injustice. Ainsi, ils se contredisent eux-mêmes au sujet des dieux et à mon sujet<sup>14</sup>. » C'est à l'occasion d'une conversation avec ce même Euthyphron que Socrate ose dire qu'en tant que philosophe, il a de la difficulté à faire ce que fait son concitoyen, soit faire des histoires de la communauté la base de sa vie. « Serait-ce donc là, Euthyphron, le motif pour lequel je suis

---

13. Le nom du personnage, qui semble avoir bel et bien existé, signifie esprit (*phrôn*) droit (*éthus*),

14 *Euthyphron* 5e-6a. – Il est faux de dire, comme le fait Euthyphron, que les humains pensent ainsi, car ce ne sont que les Grecs qui le font. En revanche, il est naturel qu'un homme pieux, comme Euthyphron, fassent mal la distinction pourtant évidente entre ce que pensent et font tous les humains et ce que pensent et font les humains de son groupe.

poursuivi d'une accusation : parce que, lorsque quelqu'un dit de telles choses au sujet des dieux, je ne les accepte qu'assez difficilement <sup>15</sup> ? »

En signalant la confrontation entre Socrate et un devin, on se trouve à aborder un élément crucial du débat fondamental de l'histoire humaine <sup>16</sup>. Car la civilisation grecque offre non seulement des documents religieux, mais aussi ce qui était depuis son début une autre façon de penser, laquelle dépassait ou englobait les mythes. Vers 600 avant Jésus-Christ, les Grecs, du moins certains Grecs, ont parlé de la vie, de la mort, de la naissance, des hommes et même des dieux d'une nouvelle façon. Il faut comprendre que cette nouvelle façon de parler impliquait une nouvelle façon de vivre.

Mais, encore une fois, il faut examiner quelques exemples des nouveaux dices comme on a examiné quelques exemples des anciennes façons de faire. Je tire quelques phrases d'Empédocle, un penseur qui vécut au début du cinquième siècle avant Jésus-Christ. « Double est ce que je vais dire : tantôt l'un croit pour seul être / De plusieurs qu'il était, tantôt il se sépare et devient pluriel, d'un qu'il fut : / Feu, Eau et Terre, et les cimes de l'Air, immenses, / Et la funeste Haine, séparée d'Eux,

---

15. *Euthyphron* 6a.

16. C'est l'avis de juges aussi intègres que Lord Acton (« La religion est la clé de l'Histoire. ») et Goethe (« Le thème propre, unique et essentiel de l'histoire du monde et des hommes, celui auquel sont subordonnés tous les autres, c'est le conflit entre l'incroyance et la foi [Notes et dissertations pour aider à l'intelligence du *Divan occidental-oriental*]. »).

les vaut bien partout, / Et l'Amitié, qui est en Eux, leur est égale en longueur et en largeur <sup>17</sup>. »

Écrire ces choses, c'était là offrir aux humains la possibilité de tout penser à partir de ce qu'on appelle aujourd'hui les éléments et les forces d'attraction et de répulsion ; c'était leur offrir en somme la possibilité de tout penser et de penser le Tout à partir de lois de la matière. Tout ? Voyons : « D'Eux sort tout ce qui fut, ce qui est, ce qui sera. / Par Eux germent les arbres, les hommes et les femmes, / Les bêtes et les oiseaux et les poissons que nourrit l'eau, / Et les dieux longévifs, les premiers par le rang. / Car Ils sont toujours mêmes et, courant au travers les uns des autres, / Deviennent les choses diverses : tout changement que porte le Mélange <sup>18</sup>. » On le voit : les éléments expliquent tout, et même les dieux.

Mais alors à quoi sert le culte des dieux, demandera-t-on sans doute. Or en un sens, les dieux étaient moins nécessaires parce que la naissance et la redoutable mort n'étaient plus ce qu'elles avaient été <sup>19</sup>. « Je te dirai encore : il n'est de naissance pour aucun, / Tous mortels, point de fin à la mort funeste, / Mélange seulement, échange de mélanges. / Naissance est son nom pour les hommes <sup>20</sup>. » Ce qui signifie, à la limite, que

---

17. Empédocle B.17 (traduction Bollack, adaptée un peu).

18. Empédocle B.21. – Le *Ils* de la citation vise les éléments et les forces physiques et non les dieux : la différence entre les nouvelles et anciennes pensées se devine dans ce seul mot.

19. Voir Sophocle, *Antigone* 360-361.

20. Empédocle B.8. – Le fragment suggère que le mélange est la vérité que cache le mot des hommes, *naissance*, tout comme *mort*

ce que les hommes nomment *naissance* et *mort* était d'emblée sous un certain contrôle humain. « Les remèdes, tant qu'il en est, contre les maux, les secours contre la vieillesse, / Tu sauras tout cela ; pour toi seul, j'accomplirai tout cela. / Tu arrêteras la force des vents infatigables qui se déchaînent contre la terre / Et de leurs souffles anéantissent les cultures. / S'il te plaît, tu ramèneras au contraire les brises contraires. / De la pluie noire, tu feras la sécheresse favorable / Aux hommes ; de la sécheresse torride, tu feras / Les flots nourriciers d'arbres, qui habitent l'éther. / Tu ramèneras de chez Hadès la force d'un homme trépassé<sup>21</sup>. » Il semble clair donc que la découverte des éléments (et donc de la nature et donc de la possibilité d'un savoir scientifique) est en même temps la découverte de remèdes humains (ou donc de la technique et de la possibilité d'une transformation radicale de la condition humaine).

Or cette découverte d'Empédocle était indépendante de la doctrine des éléments, qui était la sienne : il n'était pas impossible ou impensable pour lui que les éléments soient plus nombreux ou différents de ceux qu'il avait trouvés ; il n'était pas impossible ou impensable pour lui que d'autres aient trouvé une meilleure explication du monde. Quand il proposait sa doctrine, il ne le faisait pas en tant que porteur d'une vérité traditionnelle, et il ne demandait pas qu'on l'écoute en tant que porteur de cette tradition. Il n'était

---

est un mot qui dit, mais dit mal, la dissolution des éléments qui ne meurent pas.

21 Empédocle B.111.

pas un poète théologien, comme Homère et Hésiode ; il était, c'est Héraclite, le *collègue* d'Empédocle, qui le disait, autre chose qu'eux et autre chose que les autres hommes « qui ne savent ni écouter ni parler » ; il faisait partie de ceux qui possèdent « la plus haute excellence, celle qui consiste à se maîtriser, et le plus haut savoir, celui qui consiste à dire les choses vraies et à agir selon la nature, en l'écoutant <sup>22</sup> ».

L'enjeu final, ou premier, de cette différence entre la mythologie et la philosophie a quelques noms : *nature*, *nécessité*, *raison*, ou pour revenir aux mots originels : *phusis*, *anagkhê*, *logos*. Lorsqu'on en arrive à la conclusion que les preuves humaines ordinaires de réfutation publique et juridique valent pour les choses les plus importantes, on a quitté un monde où règnent les dieux pour aborder un monde naturel et seulement naturel, ou un autre monde s'ouvre au regard des humains. Lorsqu'on traite les récits mythologiques comme les propos d'un témoin à la cour qu'on peut interroger et on peut tenter de réfuter <sup>23</sup>, la mythologie a été remplacée par la raison, du moins en principe. Quand la nécessité des faits et de la cohérence est plus importante que tout même lorsqu'il s'agit de parler du Tout et même des choses les plus chères, on est devenu raisonnable, ou on peut être troublé par ce qu'on a toujours su avec ses père et mère et ses fils et filles <sup>24</sup>.

---

22. Héraclite B.19 et B.112. Voir aussi Héraclite B.5, B.15, B.28, B.40, B.42, B.56, B.57, B.89 et B.104.

23. Voir Platon, *Apologie* 21b-c.

24. Voir Strauss, *Natural Right and History*, « The origin of the idea of natural right ».

Ce moment, qui fut répété sans fin par après, est décrit par le premier philosophe français. Au début de son essai « Des cannibales », il écrit : « Quand le roi Pyrrhus passa en Italie, il dit, après avoir examiné l'ordre de l'armée que les Romains envoyèrent pour l'affronter : "Je ne sais qui sont ces barbares (car les Grecs appelaient barbares toutes les autres nations). Mais la disposition de l'armée que je *vois* n'est aucunement barbare." ... Voilà comment il faut éviter de s'attacher aux opinions ordinaires et juger les choses par la *voie* de la raison, non en suivant la *voix* [ de l'opinion commune<sup>25</sup>. » Je traduis ainsi le plus beau paragraphe de la littérature française : « Celui qui s'en tient à ce qu'il voit pour juger, c'est-à-dire comparer les choses les unes aux autres, faire les liens qui s'imposent et tirer les conclusions qui en découlent, celui qui s'en tient à ce qu'il voit quitte la voix commune et prend la voie de la raison, car la voix n'est pas la voie. Ou encore, il quitte la voie commune parce qu'il écoute l'appel de la voix de la raison. »

On pourrait penser qu'avec l'arrivée de la philosophie, ou de la rationalité ou de la science, la mythologie était vouée à disparaître tout à fait et pour de bon. Or il n'en est rien. L'histoire des civilisations grecque, hellénistique et gréco-romaine, montre plutôt que, sauf quelques heurts dramatiques et bien connus<sup>26</sup>, la nouvelle façon de penser et l'ancienne, la

---

25. *Essais* I.31.

26. Le plus célèbre est sans doute la condamnation à mort de Socrate (voir Diogène Laërce II.40). Mais Diogène Laërce en signale d'autres. Voir *Vie et sentences des philosophes illustres* pour

nouvelle façon de vivre et l'ancienne, cohabitèrent. Cela est dû, me semble-t-il, à au moins quelques données, dont la nature du polythéisme. Si les dieux étaient nombreux, s'il était évident qu'il y avait plusieurs dieux et plusieurs rituels et des luttes entre les dieux, on pouvait sans doute en tirer des signes qui faisaient douter des dieux. Mais on pouvait de la part de ceux qui croyaient en ces dieux en tirer la conclusion que bien des façons de faire et de vivre et de penser étaient compatibles. Cela était-il irrationnel? Peut-être, mais l'irrationalité et l'incohérence étaient aussi acceptables et évidentes que les tremblements de terre et les orages lorsque des parties du monde semblaient lutter entre elles<sup>27</sup>.

De plus, les philosophes ont vite appris que sur le plan de la découverte du fond des choses – et pour les philosophes, c'était la seule qui comptait en vérité – ils avaient peu à gagner à *prosélytiser* leurs concitoyens<sup>28</sup>. D'ailleurs, le prosélytisme et la pensée n'étaient pas, et ne sont pas, des comportements qui se renforcent... sauf chez ceux qui croient pouvoir tirer profit de la nouveauté, ou faire profiter les autres d'une nouveauté qu'ils ne conçoivent que mal<sup>29</sup>.

---

Protagoras (IX151-52), pour Anaxagoras (II.12-13) et pour Aristote (V.5).

27. Voir, par exemple, Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 1080-1093.

28. Il faisait mieux de rester à l'abri comme durant une tempête, selon l'image de Platon. Voir *République* 496d.

29. Il faudrait ici examiner le cas des sophistes. Cela demanderait autre chose que le réflexe de les condamner ou de les louer d'emblée, pour réfléchir sur leur relation à la raison et la cité.



Enfin, et surtout, les philosophes ont compris que les mythes étaient la plupart du temps des moyens d'arriver à la vérité : la métaphore, à la condition qu'elle soit mise au service de la raison, pouvait être l'alliée de la raison. Pour parodier un dicton du Moyen-Âge, *poesia ancilla philosophiæ*, soit le mythe était le serviteur de la philosophie. De là, les mythes qu'on trouve dans les dialogues de Platon<sup>30</sup> ; de là, l'affirmation audacieuse et assez comique d'Aristote : « c'est pourquoi même l'amant des mythes, *philomuthos*, est en quelque sorte amant de la sagesse, *philosophos*, parce que le mythe est constitué de choses merveilleuses<sup>31</sup> » ; de là, la philosophie du prêtre-philosophe Plutarque<sup>32</sup>.

La mythologie des civilisations grecque, hellénistique et gréco-romaine ne résista pas cependant à des données plus puissantes sur le plan social, plus puissantes, dirait un homme de foi, parce que *dynamisées* par la grâce de Dieu : le christianisme et l'Islam<sup>33</sup>. Si l'on veut un exemple dramatique de ce qui arriva, on n'a qu'à penser au Parthénon, temple d'Athéna, la déesse vierge : il fut pratiqué par les Athéniens pendant des siècles, et donc bien après

---

30. Voir, entre autres exemples, *Phédon* 107b-118a.

31. *Métaphysique* 982b18-19. Mais noter ce qu'il dit tout de suite après en *Métaphysique* 983 a2-4.

32. Voir l'argument de *Sur les oracles de la Pythie*. Sans parler d'Héraclite B.32.

33. *Derrière* le christianisme et l'islam, il y a évidemment le judaïsme, dont la vérité première est sans doute la foi en la puissance de Dieu, qui changera l'histoire. (Voir *Exode* 2.23-3. 20) Malgré toutes les oppositions entre ces trois religions, elles s'inscrivent dans cette foi commune.

l'apparition de la philosophie et la mort de Socrate ; mais lorsque l'Empire romain se christianisa, ce monument grandiose devint l'église de la Vierge Mère de Dieu sous les empereurs byzantins, puis l'église Notre-Dame sous les croisés ; ensuite, lorsque l'Empire ottoman captura Athènes, le Parthénon devenu église devint une mosquée. Au contraire de ce qu'on aurait pu croire, ce ne fut pas la philosophie qui assassina Zeus, Athéna, sa fille préférée et tous les habitants de l'Olympe grec, ce fut le Christ et Allah.

Il est temps donc d'examiner les religions de la révélation, soit pour nous Occidentaux, le judaïsme, le christianisme et l'Islam <sup>34</sup>. On hésite à dire que ces trois religions ont des caractéristiques communes <sup>35</sup>, entre

---

34. Il y a d'autres exemples de religions révélées. Sans parler du fait que le christianisme se divise en trois branches importantes (catholicisme, orthodoxie, protestantisme), les exemples des Témoins de Jéhovah et des Saints des Derniers Jours prouvent que la source n'est pas tarie. Plus intéressante encore, est la montée de la religion sikhe : le modèle de la religion révélée peut apparaître sans référence directe aux Écritures saintes de l'Occident.

35. La raison principale est d'ordre métaphysique ou épistémologique. Si le Dieu qui révèle la Torah, ou l'Évangile, ou le Qur'an est unique, s'il est le Dieu unique qui Se révèle à des êtres uniques, s'il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, puis de Moïse, s'il est le Dieu de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, puis de Eusèbe et d'Augustin, s'il est le Dieu de Muhammad et ensuite de Hali, la question « quels sont les traits d'une religion de la révélation ? » est moins importante que la réponse « me voici » qui doit être offerte par tel individu, ou refusée par lui, à l'appel de ce Dieu. En un sens, le débat se résume à une question de logique : le singulier, qu'est la révélation faite à Moïse (ou par le Christ ou à Muhammad), est-il plus fondamental que l'universel dont on

autres, parce qu'elles comportent des différences importantes et parce qu'elles se sont affrontées comme si elles étaient des opposés irréductibles. Mais il est clair, ne serait-ce qu'en raison de leur référence commune à Abraham comme père de la foi <sup>36</sup>, qu'elles partagent des traits. Le premier est sans doute que la relation entre les hommes et Dieu, celle que supposent les religions de révélation, renverse l'ancienne relation naturelle : plutôt que de privilégier les demandes humaines faites aux dieux, les religions de la révélation supposent que Dieu s'approche des hommes avec une demande, disons avec une proposition, et même une proposition politique. Car la demande divine est un projet, un projet de longue haleine qui transforme la vie et qui implique l'ensemble des hommes.

Pour prendre un exemple, mais un exemple que toutes les religions de la révélation connaissent et reconnaissent comme typique, l'arche de Noé n'est pas une invention humaine ; elle n'est pas la réponse divine à une demande humaine ; elle est la commande divine à un homme qui n'avait pas prié Yahvé. « Dieu dit à Noé : “La fin de toute chair est arrivée, je l'ai décidé, car la terre est pleine de violence à cause des hommes et je vais

---

pourrait prétendre le chapeauter ? Si la révélation unique d'un Dieu unique à des individus est vraie, il n'y a pas de généralisation qui tienne, puisque les autres révélations sont fausses et donc ne sont pas des révélations.

36. Voir *Genèse* 12.1-7, *Romains* 4.1-25, *Galates* 3.6-9, et *Qur'an* II.125-127 et III.65. Il va de soi que l'Abraham du Qur'an est plus violent que celui de l'Ancien Testament ou de la Torah. Voir *Qur'an* VI.74-83, entre autres. Cela s'explique, du point de vue du Qur'an, par le fait que les juifs et les chrétiens ont trafiqué les écritures.

les faire disparaître de la terre. Fais-toi une arche en bois résineux, tu la feras en roseaux et tu l'enduiras de bitume en dedans et en dehors<sup>37</sup>.» Pour le dire autrement, le fait le plus important du récit biblique est que Noé ne demanda rien à son Dieu, car il n'est même pas sûr que Noé ait connu Yahvé, le seul Dieu, avant que Celui-ci ne se révèle à lui<sup>38</sup>.

De plus, le Dieu de la révélation est nouveau non pas du fait d'être unique ou seul, mais du fait d'être jaloux. Le mot est partout dans les écritures juives<sup>39</sup>, et l'image de la sollicitude inquiète de Dieu réapparaît, adoucie sans doute, dans le Nouveau Testament : l'époux jaloux devient le Père qui se soucie de chaque cheveu de la tête de ses enfants<sup>40</sup>; dans le Qur'an, Allah n'est ni un époux jaloux, ni père attentionné, mais un juge terrible<sup>41</sup>, ce qui est une autre figure de la même

---

37. *Genèse* 6.13-14.

38. Yahvé ne donne jamais son nom à Noé ni ne promet de faire de lui le père d'un peuple choisi : Noé n'est pas Abraham, et Yahvé se révèle à lui en partie seulement.

39. Sur la jalousie comme passion *définissante* de Yahvé, voir, entre autres, *Exode* 20.5 et 34.14, *Deutéronome* 4.24 et 6.15, *Josué* 24.19, et *Nahum* 1.2.

40. Voir *Matthieu* 6.25-33 et 10.29-31.

41. *Qur'an* LXXVIII, entre autres. On pourrait dire que chaque sourate affirme d'emblée cette dimension d'Allah parce que chacune (sauf la sourate neuvième) commence par le vers : « Au nom d'Allah, celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux. » Si Allah est d'abord et avant tout miséricordieux, c'est parce qu'Il est d'abord et avant tout le juge. Il est le juge au point où le fait qu'Il soit le créateur pour ainsi dire découle du fait qu'Il jugera à la fin des temps : on allègue qu'Il est créateur pour prouver qu'Il pourra tout recréer quand Il aura tout jugé. Voir *Qur'an* XVII.99.

donnée psychologique. L'important est de voir que ces trois figures de Dieu supposent un être qui est préoccupé par les individus, par tous les individus dans leur individualité, et surtout qu'il demande une réponse de tout l'individu : le rituel ne suffit plus, c'est le cœur, et donc toute la personne, en tout temps et en tout lieu, qui est en jeu <sup>42</sup>.

En conséquence, lorsqu'on parle de Dieu, le mot à employer est *providence*, car l'homme de foi <sup>43</sup> suppose que Dieu se soucie de chacun, qu'Il est omniscient et surtout qu'Il est omniprésent, c'est-à-dire qu'Il participe, en direct et avec la force qu'Il veut bien appliquer, à l'histoire humaine et à l'histoire de chaque être humain <sup>44</sup>. À la providence divine correspond la crainte

---

42. Le Dieu de la révélation est une réponse religieuse à une critique philosophique des dieux naturels : ceux-ci pouvaient être trompés et être injustes sans que cela ne cause scandale irrémédiable ; ils étaient comme des forces du monde, aussi bêtes parfois, aussi durs souvent qu'elles ; au contraire, le Dieu de la révélation n'avait pas ces caractéristiques, c'est-à-dire ces défauts. Voir l'admirable passage qu'est *Baruch* 6.3-71.

43. L'homme de foi est l'équivalent de l'homme pieux des religions naturelles : si la *nature* des dieux change, la *nature* des hommes de bien change aussi.

44. Voilà pourquoi le *Discours de l'histoire universelle* de Bossuet est l'œuvre d'un homme de foi. « Mais souvenez-vous, monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine Providence (III.8). » De même, on mesure la foi de Montesquieu au fait que les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* ne portent pas sur le plan de Dieu : la religion est un fait parmi d'autres qu'on analyse en tant que cause et effet. Voir en particulier le chapitre 22.

de l'homme de foi ou son amour filial ; car les deux termes et les affects qu'ils nomment sont équivalents. La crainte et l'amour sont l'avvers et le revers d'une même réalité : on craint Dieu parce qu'on perçoit sa toute-puissance, et on aime Dieu parce qu'on perçoit sa bonté ; Dieu est Père sans doute, mais le père fort d'un enfant démuni <sup>45</sup>.

Enfin, et c'est un troisième point de comparaison, le sacré des religions naturelles n'est pas le saint des religions révélées. Est sacré quelque chose qui appartient aux dieux ; est saint quelque chose qui appartient à Dieu. Mais la différence entre les termes et surtout entre ce qu'ils nomment ne tient pas à l'opposition entre le polythéisme et le monothéisme <sup>46</sup> ; la différence tient à l'opposition entre deux sortes de dieux. Car il y a des dieux qui font partie du monde, et il y a le Dieu qui le transcende. Ou encore : il y a des dieux qui ont une proportion avec le monde naturel et qui peuvent être en principe représentés par lui, alors que l'autre Dieu, ou le Dieu autre – Yahvé en est le premier exemple – refuse ce qu'Il appelle les idoles et donc refuse la représentation <sup>47</sup>.

---

45. Le Qur'an reprend les deux termes de la Bible à sa façon : la miséricorde divine et le jugement divin ont leur réponse dans l'âme du soumis (c'est le sens premier du mot *musulman*) : il reçoit la gratitude émue la bonne nouvelle qu'il sera sauvé et qu'Allah veut qu'il soit sauvé (voir *Qur'an* XVII.9).

46. Le sacré peut appartenir à un monde religieux dominé par un dieu unique, et le saint appartient au monde chrétien que les musulmans accusent pourtant d'être un polythéisme caché.

47. Le commandement d'adorer Dieu est suivi du commandement de ne pas faire d'images et ensuite de ne pas adorer les idoles. Voir

Pour en revenir à la distinction entre le sacré et le saint, les dieux qui appartiennent au monde produisent le sacré : l'image fondamentale qui est en jeu alors est celle de l'habitation du divin, de la participation au divin, de l'aura divine. En revanche, le Dieu qui transcende le monde naturel exige qu'il y ait sainteté et sanctification<sup>48</sup>. L'image de fond de ce monde sans image de Dieu est la séparation, la mise de côté, la circoncision : on enlève une chose ou une partie d'une chose, on la met à part, on la sépare pour imiter le Dieu qui n'est pas de ce monde ; à la limite, l'homme de foi n'est plus de ce monde, parce que tout en vivant dans le monde, il vit autrement, il vit ailleurs, c'est-à-dire dans la cité de Dieu ; ou encore, il vit dans un autre temps, c'est-à-dire après le jour du jugement. La formule la mieux connue est peut-être la plus douce : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu<sup>49</sup>. » On saisit tout de suite qu'il y a là, malgré la

---

*Exode* 20.3-5. (La seule image adéquate de Dieu est celle qu'Il s'est fabriquée. Voir *Genèse* 1.26.) Sans doute, comme le prouve l'histoire et en particulier l'histoire de l'art, y avait-il des accommodements possibles dans les trois religions de la révélation : l'esthétique de la révélation est abstraite, *abstrayante* et didactique. Mais on peut dire que l'icônoclaste (celui qui brise les images) est une figure typique des religions de la révélation, et qu'il est pour ainsi dire impossible dans les religions naturelles.

48. Voir *Lévitique* 19.1-2.

49. Voir *Matthieu* 22.15-22. – « Peut-être la plus douce », parce que cette formule souffre une interprétation lénitive qu'on *oublie* d'ordinaire. Si un des auditeurs de Jésus, un Pharisien, lui a donné une pièce portant l'image de César-Dieu, la réponse du Christ est cinglante : ceux qui le questionnent sont des hypocrites et, pis encore, des impies, puisque le commandement contre les images et

division des règnes, une tension cachée, mais terrible. Car la division suppose la dévaluation du monde de César, ce que César, par définition, ne peut pas accepter ; il est probable que César demande à un homme de foi ce que Dieu lui défend ; il est possible, voire inévitable, que César demande à un homme de foi de reconnaître qu'il y a d'autres dieux que le Dieu unique et donc que le Dieu unique n'est pas unique<sup>50</sup>. À ce moment, l'homme de foi se fera martyr<sup>51</sup> à moins de devenir un croisé<sup>52</sup>. Ce conflit latent est la meilleure introduction à la modernité.

\*\*

---

surtout contre les images de Dieu devait s'étendre jusqu'à la monnaie romaine. – Pour découvrir ce qui porte l'image du vrai Dieu, voir *Genèse* 1.26-27.

50. Thomas More est un exemple de ce conflit. Il tenta de concilier César (dans la personne de Henry VIII) et Dieu (dans la personne de Clément VII). Mais vint un jour où la conciliation fut impossible, et la division des sphères politique et religieuse se révéla pour ce qu'elle est : un conflit inévitable qu'on gère en attendant, c'est-à-dire en attendant la mort. Pour cette raison, il accepta qu'on sépare sa tête de son corps.

51. Soit un témoin, selon le sens du mot grec *marturos*. Cette opposition, latente, conduit à des paradoxes : les martyres chrétiens étaient condamnés à mort, entre autres, parce qu'ils étaient, disaient leurs bourreaux, des athées, c'est-à-dire parce qu'ils refusaient de reconnaître les dieux de la cité, lesquels étaient nombreux et faisaient partie de la réalité politique.

52. Un croisé est un soldat de la croix, ce qui est paradoxal, encore une fois : la croix était l'instrument de torture des Romains vainqueurs et maîtres de tous les peuples ; elle était à l'origine le symbole de la victime des soldats, et non du soldat qui s'imposait au nom de la victime triomphante.



Nouvel époque donc, et donc entrée dans un autre monde : la modernité. C'est le monde que tous connaissent, sans doute, mais c'est aussi et surtout le seul monde que connaissent la plupart des jeunes Québécois. Car pour la très grande majorité des jeunes hommes et femmes de trente ans et moins, la seule connaissance qu'ils ont de la religion <sup>53</sup> leur vient du téléjournal, quand ils apprennent que des islamistes ont fait sauter eux-mêmes et quelque bâtiment, que des colons juifs ont refusé de quitter leurs terres au risque de la prison et de blessures, ou que des chrétiens des Philippines ont été tués lors d'une échauffourée dans une province indépendantiste. Ces informations ne s'enregistrent qu'un instant pour ensuite se perdre jusqu'à ce qu'elles soient réveillées quelques jours plus tard par un autre fait ; ces informations sont reçues dans l'indifférence ou, au mieux, dans l'incompréhension surprise <sup>54</sup>.

Le nouveau monde dans lequel on entre a reçu le titre, répété ci-dessus, « la modernité ». Sans doute d'après ce qu'on dit et d'après ce que certains d'entre savent, le Québec n'a toujours été une terre moderne ; au contraire, le Québec est devenu moderne il y a à peine une cinquantaine d'années. Or en devenant moderne, le Québec a suivi ce qui s'était fait ailleurs. Pour

---

53. Il faut entendre par là la religion comme réalité politique, comme réalité structurante.

54. Voir ci-dessus.

comprendre ce nouveau monde, il faut donc remonter dans le temps et le voir naître ailleurs qu'au Québec.

Le monde moderne est né vers 1500 quelque part en Europe. On discute du moment ; on discute de celui ou de ceux qui ont été ses obstétriciens ; mais il paraît clair que le monde moderne fut l'enfant de la question théologico-politique. Ou plutôt, la modernité, pour autant qu'elle est un rejet plus ou moins explicite du monde ancien<sup>55</sup>, est le rejet de l'alliance sainte forgée entre la philosophie et la théologie, entre la foi et la raison<sup>56</sup>. Parfois pour sauver la foi, plus rarement pour sauver la raison, on a proposé une nouvelle alliance ou de nouvelles alliances.

Car on peut distinguer au moins deux figures de la modernité. La première est plutôt rationaliste et agressive. Au nom d'une vérité qui a échappé aux Anciens, elle déclare non-avenue l'ancienne alliance.

---

55. Il est remarquable combien d'auteurs qu'on dit modernes affirment qu'ils ne continuent pas ce qui est venu avant, mais qu'ils offrent une pensée qui est en rupture avec ce que les Anciens ont proposé. Voir, par exemple, Machiavel, *Le Prince*, chapitre 15 ou encore Descartes, *Le Discours de la méthode* I.11 et III.2. Certes quand il est question de la foi religieuse, la foi chrétienne par exemple, ce rejet se fait discret : il ne prétend être qu'une mise entre parenthèses ; elle glisse sur les oppositions de fond ; elle redonne de la main gauche prétend redonner ce qu'a pris la main droite, voire ce que la main droite n'a pas pris. Voir, par exemple, la remarque introductive des *Maximes* de La Rochefoucauld.

56. Les documents principaux de cette alliance sont la *Cité de Dieu* d'Augustin et la *Somme contre les Gentils* de Thomas d'Aquin, ou l'Introduction à la vie dévote de François de Sales, pour ne rien dire des *Pensées* de Pascal, dont le statut et les thèses sont bien plus problématiques.

L'évidence historique, pour ne rien dire de l'incohérence inacceptable des esprits rigoureux ou plus sincères, prouve qu'il faut déclarer nulles les prétentions de la vie spirituelle sur la vie corporelle ou politique ordinaire. Il s'agit moins de partir en guerre contre l'ancienne alliance<sup>57</sup>, que d'exiger qu'on sépare les choses de ce monde et les choses de l'autre monde<sup>58</sup>.

Un exemple servira ici pour toutes les modulations de cette séparation nouvelle et libératrice. On le trouvera dans *Les Lettres anglaises* de Voltaire<sup>59</sup>. Le philosophe français prétend avoir découvert en Angleterre une nouvelle façon d'être religieux et d'être citoyen, une nouvelle façon qui ne pouvait faire que du bien aux hommes. « Entrez dans la Bourse de Londres, cette place plus respectable que bien des cours ; vous y voyez rassemblés les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes. Là, le juif, le mahométan et le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la même religion, et ne donnent le nom d'infidèles qu'à ceux qui font banqueroute ; là, le presbytérien se fie à l'anabaptiste, et l'anglican reçoit la promesse du quaker.

---

57. Il faut se souvenir ici de l'« Écrasez l'Infâme » de Voltaire ou du sort de la Reine de la nuit dans *La Flûte enchantée* de Mozart.

58. En fin de compte, les premiers philosophes modernes accusent les philosophes anciens d'avoir déformé la juste compréhension des choses en raison d'une contamination religieuse, qui ne servait ni la religion ni la vérité naturelle : ou bien ils n'ont pas réussi à être rationnels, ou bien ils se sont laissé emporter par les charmes poétiques de la révélation. C'est la double critique de Hobbes dans le quatrième livre du *Léviathan*.

59. Ce titre est doublé d'un autre, plus parlant sans doute : *Les Lettres philosophiques*.

Au sortir de ces pacifiques et libres assemblées, les uns vont à la synagogue, les autres vont boire ; celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Père par le Fils au Saint-Esprit ; celui-là fait couper le prépuce de son fils et fait marmotter sur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point ; ces autres vont dans leur église attendre l'inspiration de Dieu, leur chapeau sur la tête, et tous sont contents<sup>60</sup>. » Au fond, pour Voltaire, il faut inoculer l'ensemble de la société contre le fanatisme : c'est le remède à imposer pour que la paix règne, que les affaires prospèrent et que les hommes soient heureux. Or le fanatisme, c'est la religion qui quitte la vie privée pour envahir la place publique : inoculer la société, c'est enfermer la religion dans les maisons, voire dans les cœurs pour qu'elle ne se propage pas comme un virus.

La seconde modulation de la modernité est le revers romantique de l'avèrs rationaliste. Elle part de la constatation que la religion, ou les choses de l'autre monde, est sinon nécessaire, du moins utile aux choses de ce monde. La famille, la sociabilité et l'art se dessèchent lorsqu'ils sont coupés du monde de la révélation, soit lorsque Dieu quitte le monde. Or la famille, la sociabilité et l'art sont bons ou sont bons quand ils sont vivants, vigoureux et énergiques. Il faut

---

60. *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques* VI, avant-dernier paragraphe. – On notera que Voltaire ridiculise les rites initiatiques du judaïsme et du christianisme. Et que dire de ce « vont boire » sacrilège ?

donc préserver leur source<sup>61</sup>. Mais leur source doit être endiguée, ou même il faut que le courant catadrome, ou descendant, devienne un courant anadrome, ou remontant : loin de transformer les choses de ce monde par les choses de l'autre monde, il faut *immanentiser* le transcendant. Cela s'appellera Tradition, cela s'appellera Histoire, ou même Esprit, mais cela ne sera plus le Saint Esprit, ou l'Histoire sainte, ou la Bonne Nouvelle.

Encore une fois, un exemple servira pour illustrer mille et une remarques faites à travers les quatre derniers siècles dans divers domaines. Dans *Le Génie du christianisme*, Chateaubriand fait l'apologie du christianisme au nom de la poésie : « On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens eussent manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or, cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes,

---

61. C'est la célèbre protestation de Rousseau : il s'attaque à ses confrères *philosophes* qui avaient voulu neutraliser la religion chrétienne. « Que dis-je ? Oisifs ? Et plutôt à Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seraient plus saines et la société plus paisible. Mais ces vains et futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les fondements de la foi et anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie et de religion et consacrent leurs talents et leur philosophie à détruire et avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes (*Premier Discours* § 40). » L'emploi du mot *sacré* fait sentir, peut-être, que Rousseau ne défend pas la sainteté de la religion chrétienne.

de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus vague, plus sublime ; le dôme des forêts s'est exhaussé ; les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature<sup>62</sup>. » En somme, le génie du christianisme est grand du fait de vivifier le génie humain. Ce qui veut dire que le christianisme ne se défend plus en tant que révélation venue de Dieu et proclamée par les hommes pécheurs, mais en tant qu'institution qui améliore la condition humaine : le Christ ne sauve plus les hommes, mais ce qu'on a tiré de lui fait un grand bien à l'humanité. La solution romantique ne fait qu'embaumer ce que la première modernité avait voulu assassiner<sup>63</sup>.

Il reste à ajouter que ni l'une ni l'autre de ces solutions modernes n'a été acceptée par les hommes et les femmes de foi. Dès les débuts de la modernité, des voix se sont élevées pour dire non seulement que le christianisme était encore nécessaire, mais que Dieu n'était pas mort. Dieu n'était pas mort, parce que Dieu était encore ce qu'Il avait toujours été, soit Celui qui envahit une vie et la transforme du tout au tout. Pascal, scientifique de la première heure, inventeur de la machine à calculer, fondateur du calcul des probabilités, fut un de ceux qui protestèrent que le divorce moderne entre l'homme et Dieu était nul et non avenu. Il en a

---

62. II.4.1.

63. Voir Nietzsche, *Le Gai Savoir* § 125.

gardé la preuve sur lui dans ce qu'on appelle le mémorial. Les mots qu'il a écrits le 23 novembre 1654 sont ceux d'un patriarche de la *Genèse* ou d'un apôtre du Nouveau Testament, voire ceux de Muhammad dans le Qur'an; il dit prétention de la foi qui rejette la soumission de l'âme à la raison effective et aux besoins du cœur humain, trop humain. « Depuis environ 10 heures et demie du soir jusques environ minuit et demi, / Feu. / Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob non des philosophes et des savants / Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. / Dieu de Jésus-Christ. / *Deum meum et Deum vestrum* / Ton Dieu sera mon Dieu / Oubli du monde et de tout, hormis Dieu. / Il ne se trouve que parmi les voies enseignées dans l'Évangile. / Grandeur de l'âme humaine<sup>64</sup>. » La protestation de Pascal, et de tant d'autres<sup>65</sup>, est la réponse de l'homme de foi au projet moderne, classique et romantique. Ou plutôt, selon l'homme de foi, elle est la réponse de Dieu qui trouve un écho dans un cœur humain et qui cherche à être entendue par les autres cœurs. Mais la réponse de Dieu a été diverse, ou du moins elle le paraît aux hommes du monde. Le vingt et unième siècle sera, de

---

64. *Pensées* § 711 (L.G.). Le Mémorial est la réponse de l'homme de foi à la modernité; c'est ce qui est derrière les fragments comme « Descartes. Inutile et incertain (701 [L.G.]). », qui supposent que les bases épistémologiques du projet moderne manquent de solidité. Pour le dire autrement, les mots mêmes du Mémorial proposent un nouveau vrai, clair, sûr et utile, et donc conforme aux vecteurs du vrai moderne.

65. On pense à Bossuet, à Kierkegaard et à Jean-Paul II.

nouveau sans doute, le théâtre de cette diversité et de ses conséquences.

\*\*\*

Dès le début donc, Dieu est sorti du tombeau où la modernité, la Révolution tranquille occidentale, croyait L'avoir enfermé. Il faut comprendre cependant que le conflit entre les démocraties libérales – la face politique de la modernité<sup>66</sup> – et les religions de la révélation est doublé d'un conflit inévitable entre elles-mêmes : quand on croit en un seul Dieu pour toute l'humanité et que ce Dieu vient sous trois formes<sup>67</sup>, il y a un conflit

---

66. Comme le prouve une citation telle que celle-ci : « Lorsque le monde était conduit par un petit nombre d'individus puissants et riches, ceux-ci *aimaient* à se former une idée sublime des devoirs de l'homme ; ils se *plaisaient* à *professer* qu'il est glorieux de s'oublier soi-même et qu'il convient de faire le bien sans intérêt, comme Dieu même. C'était la doctrine *officielle* de ce temps en matière de morale.... *Je* pourrais *m'arrêter* ici et ne point essayer de juger ce que *je* viens de décrire. L'extrême difficulté du sujet serait *mon* excuse. Mais *je* ne veux point en profiter, et *je* préfère que *mes* lecteurs, voyant clairement *mon* but, refusent de *me* suivre que de les laisser en suspens. L'intérêt bien entendu est une doctrine peu haute, mais *claire* et *sûre* (*De la démocratie en Amérique* II.2.8, "Comment les Américains combattent l'individualisme par la doctrine de l'intérêt bien entendu" [les italiques sont ajoutées]). »  
67. Encore une fois, le chiffre est plus élevé que trois. Mais le judaïsme, le christianisme et l'Islam proposent les figures aujourd'hui les plus *visibles* du Dieu de la révélation.



nécessaire entre les hommes de foi<sup>68</sup>. Or les hommes et les femmes des démocraties libérales ne peuvent pas rester neutres dans ce conflit religieux : l'histoire montre que la modernité n'est rien de moins qu'une tentative de régler le problème théologico-politique, en tranchant le nœud gordien ou plutôt abrahamique<sup>69</sup> ; en conséquence, ce serait se renier soi-même en tant que moderne que de se tenir coi dans le grand débat religieux. En revanche, les humains, les hommes et les femmes d'aujourd'hui, ont tout intérêt à ce que le conflit entre les religions de la révélation se fasse le plus humainement possible. Ce qui veut dire qu'il faut que les hommes de foi s'expliquent les uns avec les autres<sup>70</sup>. Mais les voies qui s'ouvrent devant eux sont diverses<sup>71</sup>.

---

68. Nietzsche semble l'avoir compris mieux que qui que ce soit lorsqu'il prévoyait la venue d'une époque de « grande politique » Voir *Par-delà Bien et Mal* § 208.

69. Sur le nœud gordien que *solutionna* Alexandre en en détruisant les données, voir Plutarque, *Vie d'Alexandre* § 18.3. – Le nœud abrahamique, qu'Alexandre ne connaissait pas, était le lien noué entre le Dieu du Livre qui demande ou propose une alliance ou un testament ou une fidélité à toute épreuve et le premier homme de foi qui Lui répond.

70. On trouvera un exemple de ce genre de débat civilisé dans le livre d'Andrew M. Greeley et Jacob Neusner, *Common Ground: A Priest and a Rabbi Read Scripture Together*. Ou encore de Jacob Neusner, *A Rabbi Talks to Jesus*, qui est un commentaire judaïque respectueux de la position chrétienne, et *Le Royaume caché* d'Éloi Leclerc, qui présente le Christ depuis le contexte juif de sa prédication.

71. Par un commun accord, la preuve par le miracle ne peut pas être une de ces voies. Voir *Deutéronome* 13.2-6, *Matthieu* 24. 24, 2 *Thessaloniens* 2.3-4, *Apocalypse* 13, et *Qur'an* V.110.

Les trois adversaires peuvent être tentés d'apprendre de l'histoire et de leur adversaire commun. Cette éducation conduirait à privilégier la tolérance. Mais cette solution est sujette à plusieurs mises au point. Et d'abord, que la tolérance n'est pas une découverte de la modernité : malgré les dénonciations d'intolérance devenues lieux communs modernes, il y a souvent eu dans les pays d'obédience chrétienne ou musulmane une large tolérance pour les autres religions du livre et donc pour le judaïsme aussi<sup>72</sup>. Sans aucun doute, elle a connu des limites et a été sujette à des ressacs violents. Mais l'intolérance mutuelle, qu'on dit inscrite dans le code *génétique* des religions dont Abraham est le père, n'est pas un fait inévitable<sup>73</sup>. De plus, la tolérance religieuse d'hommes et de femmes de foi doit être autre chose que celle que suppose et dont fait la promotion la modernité. En un mot, une sainte tolérance religieuse ne peut pas supposer ou suggérer que la foi est une question secondaire : il en va de la vérité de la foi et donc du Dieu vrai et non seulement de la force politique de la religion<sup>74</sup>. Car – et c'est le dernier

---

72. Voir, par exemple, Boccace, *Décameron*, I.3 « Melchisédech et les trois anneaux ». Sans parler des passages nombreux des *Mille et une nuits* où chrétiens, juifs et musulmans se côtoient dans la paix ; voir par exemple, « Le tailleur, le juif, l'intendant et le chrétien ».

73. En témoigne l'Écriture sainte elle-même dans la personne et le conseil de Gamaliel. Voir *Actes des apôtres* 5.34-39. L'exemple de son disciple Saul, autrefois persécuteur des chrétiens, prouve que le contraire est possible aussi. Voir *Actes des apôtres* 8.1-3, 9.1-2 et 22.3

74. Voir, par exemple, Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag* I.1.4 « Les lisérés bleus ». – Par ailleurs, il est nécessaire que les hommes de foi

point – la foi qu’inspire la révélation ne peut pas ne pas être apostolique<sup>75</sup> : on ne peut pas être tiède quand on sait de foi sûre que c’est Dieu lui-même qui s’adresse à soi à travers le Livre et le témoignage qu’il transmet<sup>76</sup>.

Les trois adversaires pourraient aussi vouloir revenir à un autre temps et proposer de refaire la sainte alliance de la foi et de la raison<sup>77</sup>. Cette alliance devra

---

examinent les implications politiques de leur religion. Voir, par exemple, *God’s Rule: The Politics of World Religion*, éditeur Jacob Neusner, Georgetown University Press, 2003. Ou encore Thomas L. Pangle, *Political Philosophy and the God of Abraham*, John Hopkins University Press, 2004.

75. Sans aucun doute, le judaïsme n’est pas à proprement parler une religion apostolique. Mais telle qu’elle se comprend elle-même, elle ne peut pas ne pas affronter les autres religions et à la fin les avaler. Voir *Josué* 10.1-30. La croisade et la jihad trouvent leur racine dans la conquête militaire de la terre promise par Yahvé aux neveux de Moïse ou la promesse que Jérusalem sera non seulement libre, mais le centre du monde humain. Voir *Isaïe* 56.

76. Voir *Apocalypse* 3.16.

77. Voir Jacob Neusner, *Jerusalem and Athens: The Congruity of Talmudic and Classical Philosophy*, E. J. Brill, 1997 et Leo Strauss « Jerusalem and Athens: Some Introductory Reflections » dans *Commentary* 43, pages 45-57. Comme l’indique le titre commun, Neusner et Strauss, deux penseurs juifs, proposent une alliance renouvelée entre la raison à la manière ancienne et la foi révélée. Mais cette alliance n’est pas la même. (Voir de la part de Neusner la note 21 de la page 13, qui porte sur Maïmonide et qui vise Strauss.) Pour faire court, Neusner prétend que l’alliance serait méthodique du fait que le Talmud et la philosophie partagent l’instrument rationnel (la vérification par les faits et la dialectique). De son côté, tout en insistant sur la différence entre l’opinion et le savoir, Strauss insiste sur la proximité entre le contenu de la philosophie ancienne d’inspiration socratique et du judaïsme traditionnel, soit la valorisation de l’esprit, de la vertu et de la loi.

être fondée sur autre chose que l'argument moderne de l'utilité de la foi comme *vitalisateur* politique, social ou artistique. Il faudrait qu'il remonte à une idée de l'homme qu'on découvre, par exemple, chez Thomas d'Aquin. Puisque la vérité est nécessaire à l'homme pour vivre sa vie et même pour être heureux, puisque la vérité est à peine accessible à l'être humain et inaccessible à la plupart des hommes et des femmes, la foi est la complice nécessaire de la raison <sup>78</sup>. La difficulté la plus grave de

---

78. Thomas d'Aquin tire son anthropologie épistémologique d'une remarque de Maïmonide dans le *Guide des indécis*. Maïmonide défend l'art de cacher la vérité en donnant cinq raisons précises. Il s'agit de la difficulté et de la subtilité des choses en question ; de l'incapacité de la plupart des hommes ; de la longueur des études préparatoires ; de la rareté des dispositions morales préalables ; et, à la fin, du peu de temps dont disposent les gens ordinaires. Pour toutes ces raisons, Maïmonide conclut qu'il est nécessaire de ne pas dire tout lorsqu'on enseigne et surtout lorsqu'on écrit, comme il le fait dans le *Guide des indécis* ; bien mieux, il faut cacher la vérité à certains hommes : l'économie de la vérité est une économie de la rareté, où on refuse aux uns pour mieux donner aux autres. Pour sa part, Thomas d'Aquin reprend toutes ces raisons pour expliquer que la foi est nécessaire à l'homme et que la révélation divine est pour ainsi dire naturelle : « Pour connaître pleinement certaines vérités [essentielles], il est possible que l'homme y parvienne par la [seule] voie de la raison même dès cette vie. Pour ces vérités, quoiqu'on puisse en avoir la science et que certains hommes l'ont [de fait], cependant il est nécessaire qu'on ait la foi pour cinq raisons, que pose le rabbin Moïse (*Commentaire sur le De Trinitate de Boèce*, question III, article 1). » Thomas d'Aquin en arrive à la conclusion que Dieu a dû faire parvenir aux hommes la vérité sur les fins dernières parce que l'humanité dans son ensemble n'a pas accès à ce dont elle a besoin, à savoir la vérité complète sur ces fins dernières. En somme, à partir des mêmes observations sur la nature

cette approche est que l'argument en faveur de la foi suppose qu'il n'y en a qu'une seule, alors que la vérité historique montre qu'il y en a au moins trois. Une fois qu'on a prouvé que la foi est nécessaire à l'être humain, le problème demeure entier parce que la foi judaïque ne commande pas les mêmes choses que la foi chrétienne ou la foi musulmane. Bien mieux, et surtout, le nom du Dieu unique n'est pas le même : Yahvé n'est pas le Père, qui n'est pas Allah, et aucun chrétien, par exemple, ne priera jamais Yahvé ou Allah<sup>79</sup>. De plus, l'histoire est là pour montrer que dans les rares cas où il a eu lieu, le dialogue entre les hommes de foi n'a jusqu'à maintenant rien donné.

Cette seconde option demeure pourtant la plus logique et la plus humaine. Car sans elle, les religions sont acculées à l'intransigeance et à la violence. Mais encore une fois, l'homme moderne ne peut pas, ne peut plus, trouver là un signe de sa supériorité : l'histoire a prouvé que l'intolérance n'est pas le privilège des hommes de foi ; les bains de sang du XX<sup>e</sup> siècle ont montré sans l'ombre d'un doute que la modernité a fait de la tolérance, c'est-à-dire de la rupture entre Dieu et les hommes, une croisade, un jihad, une conquête de la

---

humaine, bien mieux Thomas d'Aquin reprenant une à une les remarques de Maïmonide, le disciple chrétien conclut que Dieu *se doit* de ne rien cacher d'important aux hommes, quitte à faire irruption dans l'histoire au moyen de la révélation, alors que son maître juif conclut que lorsqu'ils se parlent entre eux, les hommes doivent ne pas se dire toute la vérité et peuvent même se cacher la vérité, voire se mentir.

79. Sans parler du fait que le Qur'an accuse les chrétiens de ne pas être de véritables monothéistes. Voir *Qur'an* IV.171 et V.73 et 116.

terre promise qui n'a rien à envier à ce que Voltaire savait si bien dénoncer<sup>80</sup>.

Mais il est temps de conclure. Or la conclusion semble être nulle puisqu'on en arrive à une sorte d'aporie religieuse. Le judaïsme, le christianisme et l'Islam ressemblent au mieux à des lignes parallèles qui ne se rejoignent jamais ; et en ajoutant la pensée moderne, on ne fait qu'ajouter une quatrième parallèle. Sans doute, mais il faut ajouter que ces lignes parallèles sont dominées par la conscience des limites de la nature humaine, de la nature de la société et de la nature des religions de la révélation. Cette conscience est une sorte de savoir mathématique, une nouvelle mathématique, ou plutôt la mathématique la plus ancienne de toutes, celle que les Anciens, entre autres, ont appelée la connaissance de soi et qu'ils identifiaient à la philosophie<sup>81</sup>. On pourrait croire qu'on est loin de la question religieuse. Mais ce n'est pas le cas si on en croit le poète français le plus populaire : « Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même. / Qui mieux que vous sait vos besoins ? / Apprendre à se connaître est le premier des soins / Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême<sup>82</sup>. » »

---

80. Voir *Lettres philosophiques* I à VII, sur les religions en Angleterre.

81. Voir Xénophon, *Souvenirs de Socrate* IV.2.24. Mais c'était aussi l'avis des Modernes : voir Hobbes, *Léviathan* « Préface » et Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* « Préface ».

82. La Fontaine, *Fables* XII.24, vers 37-40. Toute vraie qu'elle est, la citation de La Fontaine est sujette à caution, puisqu'elle est tirée d'une œuvre qu'il faut camper dans le camp des apologistes de la

---

modernité : *Les Fables* qui devaient servir à l'éducation d'un prince trouvent leur fondement anthropologique dans l'œuvre de La Rochefoucauld. Voir *Fables* I.11.